

YVONNE SCHULTZ ¹, *Dans la griffe des Jauniers (1931)*

LES VISIONS ET LES CONVULSIONS DE MME SCHULTZ
(*L'Indochine : revue économique d'Extrême-Orient*, 5 février 1931)

L'hebdomadaire « Gringoire » a commencé le 9 janvier la publication d'un « reportage inédit » de M^{me} Yvonne Schultz intitulé « Dans la griffe des jauniers ».

Notre confrère ne cache pas son embarras pour présenter cet extraordinaire reportage et il invoque « la grave crise » que traverse l'Indochine, dont la traite des jaunes serait, à l'entendre, une des causes. Où a-t-il pris que « à plusieurs reprises le gouverneur général a réuni les chefs d'entreprises privées pour les convertir à l'idée que le rendement d'un ouvrier heureux est supérieur à celui d'un esclave » ? Donnez les dates, cher confrère, ça nous intéresse.

Notre confrère ajoute :

« Gringoire » croit faire une œuvre utile et servir la cause française en Extrême-Orient en publiant ce reportage dont l'auteur nous écrit :

« Je réside, depuis un certain temps, en Indochine. Mon mari, qui est médecin, est mêlé de très près à la vie indigène. Je connais parfaitement la mentalité et les besoins de la population annamite. J'ai voulu exposer les souffrances du coolie tonkinois et la pressante nécessité d'y remédier, au moment où les événements politiques se précipitent en Indochine. J'ai adopté la forme romanesque, mais l'intrigue est composée de faits vécus...

«.. Je prends la responsabilité pleine et entière de tout ce que j'avance. Je crois, du reste, que les lecteurs sentiront la volonté d'équité de ce livre, pour passionné qu'il soit. »

M^{me} Schultz ment avec effronterie : d'abord son mari n'a jamais exercé la médecine en Indochine, pas plus qu'en France, d'ailleurs ; ensuite, elle ne connaît rien des Annamites. Elle n'est, en effet, en Indochine que depuis deux ans et passe presque tout son temps à Hanoï.

Au lieu de se distribuer un « satisfecit » ridicule et immodeste, qu'elle médite ce mot d'un évêque de Hué : « Au bout de dix ans de séjour ici, je croyais comprendre l'Annam ; aujourd'hui, après trente années, je m'aperçois que je ne sais rien. »

M^{me} Schultz décrit tout d'abord la cale du navire qui emporte les coolies vers Saïgon. Son imagination est fertile ; jugez-en :

« Odeur répulsive des vomissements de riz et de bile et celle, plus puissante, des déjections des dysentériques, de tout... ce qui déferlait en pluie jaune sur les têtes des gisants quand le bateau se renversait et qui, des malades, glissait pour contaminer les autres. »

¹ Yvonne Doris Lucie Schultz (Paris VII^e, 18 juin 1889-Nice, 25 mars 1977) : fille d'Henri André Schultz dit Taupin, artiste décorateur, dessinateur, et de Lucie Preiss. Mariée à Levallois-Perret, le 3 juillet 1928, avec Ferdinand de Fenis de Lacombe (1877-1966), professeur à l'École de médecine et chargé de cours (non pas directeur) de l'École des Beaux-Arts de l'Indochine à Hanoï :

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Faculte_medecine_Hanoi.pdf

Auteur d'une lettre ouverte aux brodeurs tonkinois (1929) :

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Brodeurs_tonkinois.pdf

Plus loin, l'on voit un Annamite et sa femme, leur enfant noyé de dysenterie et de bave entre eux ». Mais voici mieux : dans un coin, une fillette est violée à mort par quatre bandits :

« Complètement dépouillée de ses vêtements par les quatre bandits qui l'avaient saisie, elle gisait, nue. Ses très longs cheveux noirs, dénoués, collés par la bile vomie, zébraient son corps de lanières sombres, recouvraient son visage et elle ne bougeait pas, à demi dans l'inconscience... »

« Ces quatre hommes, mettant un poing dans sa bouche pour étouffer ses cris, l'avaient violée, saccagée, tellement blessée, ouverte, qu'à bout de souffrance et d'horreur, elle se mourait de lente hémorragie. »

« Elle se mourait... Pourtant elle sentit encore dans son agonie le poids d'un corps, le déchirement interne : alors, trouant le masque de cheveux agglutinés, un cri rauque s'élança comme une bête forcée jaillit du terrier. Et ce cri emporta la vie.

« L'homme continua de prendre son plaisir... »

Quelle imagination malsaine ! Quel sadisme ! Quelle surprise aussi chez le lecteur qui connaît M^{me} Schultz, type accompli de la vieille fille évadée des romans de Germaine Acremant, qui l'a entendue minauder ou gourmander la jeunesse frivole. Ma chère, à qui se fier ?

Voici le recruteur européen qui gagne « 200 francs par coolie ». M^{me} Schultz sait-elle que l'entreprise de recrutement de Bazin ² s'est soldée par un déficit de 40.000 piastres ? Voici le camp de Haïphong où en entasse 1.200 coolies alors qu'il ne peut en contenir que 760. Voici l'injection de térébenthine au coolie récalcitrant ³.

Mais de temps à autre, M^{me} Schultz montre le bout de l'oreille, et elle est bien longue, cette oreille : M^{me} Schultz parle de Canaques gardant les Annamites sur les plantations de Tahiti ; or, il n'y a pas de Canaques à Tahiti et on n'envoya jamais d'Annamites sur des plantations de Tahiti ⁴.

D'ailleurs, chaque fois que M^{me} Schultz avance un fait qu'on puisse contrôler, on constate qu'il est faux.

M^{me} Schultz va nous décrire la vie des coolies sur une plantation d'hévéas. Elle prend soin de nous dire où se trouve cette plantation : « sur les confins du Laos, à 70 km. de Saïgon » (rigoureusement exact).

Elle nous apprend plus loin que « à la fin de la guerre, le gouvernement eut la générosité de donner aux anciens combattants 25 ha. de bonne terre ». En réalité, la mesure date de 1925 et porte sur 50 ha.

Pas une précision qui soit juste.

Bien entendu, les coolies de la plantation sont malheureux comme des pierres, les femmes sont brutalement séparées des maris, les assistants laissent faire les « cais » qui s'en donnent à cœur joie, les jeunes filles sont violées, les coolies ont « des plaies vertes d'un grouillement de mouches », le soleil est « d'un jaune de tigre », etc.

Après tout, dira-t-on, M^{me} Schultz n'est pas obligée d'avoir du talent. C'est entendu, elle est romancière de profession et elle exerce son métier comme elle peut, s'il nous est permis de le regretter, nous n'y trouvons

² L'Office général de main-d'œuvre indochinoise :

www.OGMIC.pdf

³ Les piqûres de térébenthine sont évoqués dans une lettre de Monpezat au gouverneur général citée par *Le Colon français*, 10 octobre 1929, et Paul Monet, *Les Jauniers* :

www.entreprises-coloniales.fr/inde-indochine/Paul_Monet-Jauniers.pdf

Réponse du gouverneur Guyon, citant un rapport de l'inspecteur du travail Delamarre, dans *L'Éveil économique de l'Indochine*, 26 mai 1929 :

www.entreprises-coloniales.fr/pacifique/Tonkin-Caledonie-Hebrides.pdf

⁴ Le gros est allé aux Phosphates du Pacifique sur l'île de Makatéa mais la Société cotonnière des Établissements français de l'Océanie en obtint quelques dizaines (voir CIAO).

du moins pas à redire et lorsqu'elle écrit un roman, M^{me} Schultz peut laisser vagabonder à son aise son imagination dans les champs d'épandage, mais il ne s'agit pas cette fois d'un roman, mais d'un reportage.

Alors nous disons à M^{me} Schultz ; Vous prétendez rapporter des faits vécus. Vécus par qui ? Par vous, évidemment. Alors dites-nous sur quel bateau vous avez vu la scène que vous décrivez, quelles plantations vous avez visitées et à quelle date.

Si nous ne nous trompons pas, vous n'avez passé que quarante-huit heures à Saïgon et vous ne connaissez rien du Sud-Indochinois, mais nous n'en sommes pas sûr et nous attendons votre réponse à la question suivante :

Où et quand avez-vous vu ce que vous rapportez ?

Nous attendons votre réponse, Madame Schultz.

Et n'oubliez pas qu'il y va de votre honneur.

SCHULTZ OU DE FÉNIS ?

(*L'Indochine : revue économique d'Extrême-Orient*, 5 mai 1931)

Le « reportage » de M^{me} Yvonne Schultz « Dans la griffe des Jauniers », que publiait *Gringoire*, a pris fin avec le numéro du 20 mars de cet hebdomadaire.

Nous avons signalé à nos lecteurs les erreurs, le violent parti-pris et le sadisme qui caractérisaient le début, de cette œuvre d'imagination pure, et nous devons avouer que, la publication de cette ordure étant terminée, nous avons la même opinion sur l'ensemble que celle que nous formulâmes sur les premières pages.

Le sadisme demeure la préoccupation capitale de M^{me} Schultz. Voici une description du traï où dorment les coolies :

« Le rut sévissait, l'exigeante chaleur foulait les corps comme des grappes, en faisant suer la volupté. Des femmes mariées, couvertes d'enfants, se coulaient sur les nattes des célibataires pour gagner quelques sous.

Souvent un homme, en se couchant, sentait un corps tiède près du sien. Des coolies tourmentaient des femelles sages, les exténuant de prières pour que, de fatigue, elles cédassent. Et les garces, folles de leur corps, ne connaissaient pas une heure de repos.

« Parfois, on voyait un petit être au visage hagard, s'enfuyant hors du traï. C'était Lotus, que la violence de cette prostitution rendait folle. Mais sur les pas de la fillette, dont les cuisses de douze ans étaient rafraîchissantes comme des concombres, deux ou trois gars se ruaient. Ils la ramenaient et souvent la battaient pour la punir de son indocilité. »

M^{me} Schultz s'acharne avec volupté sur cette pauvre gamine de douze ans. La voici violée par le contremaître Xuan, « non seulement borgne et noir comme un engoulevent, mais encore tellement écaillé de syphilis que les plus basses prostituées, celles qui ne redoutent rien, le fuyaient ».

La pauvre fille devient aveugle et elle ne tarde pas à se tuer, mais M^{me} Schultz ne peut pas la laisser disparaître sans lui réserver une dernière émotion violente :

« La veille, Thi-Ba avait repoussé un nouveau coolie que l'on disait si disproportionné que l'accouplement devenait dangereux. Mais pour qu'il cessât de l'importuner et, trouvant cela « drôle », elle lui désigna Lotus.

Et la malheureuse, dans la nuit de ses yeux purulents, avait dû subir l'affreuse torture. Pire encore : l'homme lui assura que, satisfait de sa docilité, il ne la quitterait pas. Alors, quand il s'en alla travailler le matin, Lotus parvint, en montant sur un lit, à se pendre à une poutre du traï avec sa ceinture.

« Elle allait dormir, enfin chaste dans le petit lit pur du tombeau, à quelques pas des longs tunnels paisibles des hévéas droits et impassibles... »

On demeure confondu devant une pareille imagination.

En quelques lignes, l'auteur résume la condition des malheureux travailleurs :

« Ils se courbent sous cet éboulement de misères : payes mutilées par les retenues ; sommeil lacéré par la chaleur ou l'humidité ; nourriture que seuls les chiens annamites, amateurs d'excréments, peuvent manger sans vomir ; maladies mortelles ; dysenterie, paludisme, choléra. Et les femmes prostituées ; les nouveau-nés mourant de diarrhée, par litières de 5 ou 6, comme des portées de petits chats jetés au fumier... »

La syphilis intéresse M^{me} Schultz presque autant que l'amour et elle révèle des connaissances spéciales et une expérience des Annamites qui sont assez inattendues :

« La syphilis, en général, ne cause pas aux Annamites de grands troubles nerveux, ni tabès, ni paralysie. Elle se limite à des dermatoses variées. Et comment un Asiatique, habitué depuis l'enfance à voir autour de lui gourmes, ulcères, plaies inguérissables, conjonctivites, trachomes, lèpre, serait-il effrayé par des manifestations cutanées ? Il s'accommode fort bien de quelques plaques et les gommès ne sauraient le gêner. »

Parlant de l'assistant européen Jimenez, M^{me} Schultz n'oublie pas de nous dire que « ses furoncles lui martyrisaient le fondement ».

Dans la scène finale de l'assassinat de l'assistant et des contremaîtres et de l'incendie de la plantation, M^{me} Schultz s'en donne à cœur joie. Elle imagine que les blessés détruisent les médicaments de l'infirmerie et que, le docteur ayant été blessé, les infirmiers annamites s'improvisent chirurgiens :

« Les infirmiers ont trop à faire. Tant de mains sales les ont agrippés au passage que leurs blouses blanches sont brunes de taches. Et comme ils n'ont pas le temps de passer la cuvette à celui qui vomit, le fumier s'amoncelle sur les nattes, chacune occupée par trois ou quatre malades ou blessés.

« Alors des plaies sont mouillées des pires liquides.

Au travers des pansements non renouvelés fuse la sanie et pénètre l'urine. Cette infirmerie, c'est une soue à porcs avec sa puanteur, son ignominie... Même les chiens annamites qui se gorgent de fiente ne pourraient la nettoyer. »

« La cinquantaine de coolies qui s'étaient opposée à la marche des rebelles avaient des horions aggravés par les coupe-coupe qui, d'un coup, tranchent une main, fendent une épaule, ouvrent un flanc, blessures tellement larges que des viscères comme le foie, l'estomac ou des portions d'intestins faisaient hernies hors des fentes béantes. »

« Et pas un Européen ne venait arrêter cette boucherie, n'écoutait la clameur de ceux qui, sans chloroforme ou éther, sentaient la scie entamer la moelle ou une lame tailler et retailer les chairs à vif ! »

On ne fait pas mieux au Grand Guignol.

Naturellement, les erreurs fourmillent. M^{me} Schultz parle de latex exporté à l'état liquide ; or, jamais on n'en a fait en Indochine, l'exportation du latex sous cette forme nécessitant des emballages et des moyens de transport spéciaux et coûteux. Elle parle aussi d'hévéas « hauts de 20 centimètres » et il ne s'agit pas d'une pépinière, mais d'« exploitations ».

M^{me} Schultz utilise, en le romançant, le meurtre de M. Bazin. Enfin, voici comment elle présente Jimenez, l'assistant français :

« M. Jimenez était le colonial aux forces exubérantes qui, enfant, persécute ses camarades de France et qui, adulte, ne pouvant le faire, part pour ces pays « où on est libre et maître » ; maître de rosser. Même calme, il semblait en colère ; impatient, il paraissait furieux ; furieux, il devenait dément. Le soleil avait envenimé la violence de cet homme. Il disait bonjour comme il eût donné un ordre. Et un ordre, aux coolies s'accompagnait, en guise de paraphe d'authenticité, d'un humiliant coup de pied. Pour exalter sa pauvre personnalité, il écrasait ses inférieurs. Retranché derrière sa barbe énorme, il était une forteresse d'orgueil, un bloc d'injustice. »

Voilà comment M^{me} Schultz comprend la « vocation coloniale » ! Les assistants de plantations se doivent de lui répondre et nous ne voyons guère quelle réponse serait plus congruente qu'une fessée bien appliquée.

Un de nos abonnés du Tonkin qu'avait révolté la prose de M^{me} Schultz nous écrit qu'il est allé trouver la distinguée « bas bleu » qui s'est montrée fort gênée : le mari de M^{me} Schultz, qui était là, défendit son épouse et, à la fin, à bout d'arguments, s'écria : « Moi, je dis qu'avec une administration comme celle que nous avons, qui m'a traité, moi deux fois docteur, comme un simple pion, on peut tout croire et s'attendre à tout. »

Nous y voilà ! Et nos soupçons se trouvent confirmés.

À nos lecteurs qui l'ignorent, nous apprendrons que M^{me} Schultz épousa, voici près de trois ans, M. de Fénis de Lacombe. Ce dernier est entré dans l'administration indochinoise en octobre 1919 et, comme il est docteur ès sciences et docteur en médecine, il fut affecté à l'Université Indochinoise.

Il est exact qu'on ne lui fit pas la situation à laquelle il avait droit, mais aussi pourquoi arriva-t-il à la colonie, à 42 ans, comme répétiteur des écoles primaires supérieures de la Ville de Paris ? Nous ne prétendons pas justifier l'administration, qui s'est conduite de façon parfaitement ignoble avec certains professeurs d'enseignement supérieur, mais il faut avouer que M. de Fénis avait quelques torts.

Quelle est la part de M. de Fénis dans le « reportage » fantaisiste de son épouse ? On se le demande ; il est évident que les observations cliniques que nous avons relevées sont de lui.

En fin de compte, le « reportage inédit » ne serait que l'explosion d'un fonctionnaire aigri.

Une dernière remarque : M^{me} Schultz avait écrit à *Gringoire* : « Mon mari, qui est médecin, est mêlé de très près à la vie indigène. » Or, dans l'« Avenir du Tonkin » du 29 janvier, M. de Fénis publie un article qui commence par ces mots : « Je suis docteur en médecine, mais je ne fais pas de clientèle. »

M^{me} Schultz a donc trompé le directeur de « Gringoire ».

La Presse indochinoise

(L'Indochine : revue économique d'Extrême-Orient, 20 juin 1931)

M. Neumann demande pour la troisième fois à M^{me} Schultz des précisions sur son prétendu reportage. L'« Opinion » a fait de même, ainsi que l'« Ami du peuple indochinois » et d'autres encore, mais M^{me} Schultz garde le silence. Est-ce un aveu ?

TONKIN

(L'Indochine : revue économique d'Extrême-Orient, 20 octobre 1931)

Le 31 août, « l'Ami du peuple indochinois » annonce que M^{me} Yvonne Schultz aurait décidé « de ne plus rien écrire sur l'Indochine jusqu'à nouvel ordre, et cela, à la suite des véhémentes attaques dont elle fut, on s'en souvient, l'objet au début de l'année, de la part d'une feuille parisienne et de quelques journaux de la colonie, attaques auxquelles elle décida de répondre par le silence le plus total ».

Un de nos amis revenant du Tonkin nous a rapporté que M^{me} Schultz était tenue à l'écart par la société de Hanoï et qu'elle n'aurait trouvé d'autre excuse à ses inventions sadiques et calomnieuses que le prix qu'on lui en avait donné : 42.000 francs.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE
(*La Dépêche coloniale*, 9 mai 1932)

LE SAMPANIER DE LA BAIE D'ALONG par Yvonne Schultz (Plon).

L'Indochine peut se vanter d'avoir inspiré de nombreux écrivains. Parmi les livres consacrés à notre grande possession extrême-orientale, on trouve même quelques authentiques chefs-d'œuvre.

Tout le monde a lu naturellement cet ouvrage — considéré aujourd'hui comme classique — sur la terre d'Annam et sur le Tonkin : *Les Fumeurs d'opium*, de Jules Boissière, que Jean Ajalbert, l'auteur lui-même de ce pittoresque et émouvant *Sao-Van-Di*, publia et s'employa avec toute sa fougue à faire connaître. Sur l'âme de l'Annam, Albert de Pouvourville, Jean Marquet et cet écrivain — trop tôt ravi aux lettres — Émile Nolly se penchèrent avec une curiosité sympathique. *La Barque annamite* restera un document indispensable à consulter pour qui veut s'initier aux mœurs, aux croyances, aux habitudes de ce peuple jaune si différent et en même temps, par certains côtés, si proche de nous !

C'est à Émile Nolly et à sa *Barque annamite* que fait un peu penser M^{me} Yvonne Schultz qui vient de nous donner un très intéressant roman intitulé : *Le Sampanier de la baie d'Along*.

À cet égard, il est assez curieux de noter qu'Émile Nolly — alias capitaine Détanger — avait donné lui-même à son roman ce titre : *Le Sampan*, évocateur d'une couleur locale chère à tous les amateurs d'exotisme. Mais certains éditeurs ont des raisons que le goût... sinon la raison, ne connaît point. Le mot « Sampan » parut sans doute trop barbare à celui d'Émile Nolly, qui fut obligé d'accepter cette banalité *La Barque annamite*.

M^{me} Yvonne Schultz a heureusement pu intituler son dernier ouvrage comme elle le désirait. Grâce à elle, nous n'ignorons plus rien de l'existence difficile, pénible, souvent périlleuse des pêcheurs du Tonkin.

Le roman nous transporte franchement en plein pays jaune au milieu du peuple tonkinois. [On ne trouve dans son ouvrage aucun personnage européen](#). C'est un roman exotique, par opposition à ces romans coloniaux qui bien plutôt qu'à la vie des indigènes s'intéressent à l'effort des colons français loin de la mère-patrie, roman-type de ce genre, un chef-d'œuvre d'ailleurs, c'est le *Kilomètre 83* de ce curieux Henry Daguerches qui obtint, l'an dernier, le prix des Français d'Asie. Ce magnifique livre dépeint la vie d'une équipe d'ingénieurs européens luttant contre la brousse indochinoise pour construire une voie ferrée. Chantre de l'effort colonial blanc, Henry Daguerches a mérité d'être surnommé le Kipling français.

Les ambitions de M^{me} Yvonne Schultz sont autres. Vivant depuis déjà longtemps en Indochine⁵, elle s'attache à nous faire connaître l'existence de ses habitants. C'est ainsi que, dans son dernier roman, elle nous transporte dans la baie d'Along, au milieu des pêcheurs. Peuple travailleur, peuple méritant et pitoyable, bourré de superstitions, tremblant devant les génies, terrifié par les morts qui rôdent, souvent méchamment, autour de ceux qui sont en vie.

Voyez le cas du *Sampanier de la baie d'Along*, cet excellent Sinh, qui pourrait couler des jours heureux et tranquilles, s'il ne lui était pas arrivé une mésaventure terrible. Ayant, pour s'amuser, emmené en mer un vieux voisin peureux, Ky, celui-ci s'est noyé au cours d'un épouvantable typhon ayant inopinément éclaté sur la baie d'Along. Avant d'être emporté par une lame, le vieillard vindicatif a eu le temps de maudire l'imprudent jeune homme.

⁵ CQFD.

Pour échapper à la vengeance du mort, Sinh, qui vivait insouciant et joyeux sur le sampan de son père Tho, quitte le pays. La nostalgie de sa famille s'empare de lui et, croyant que le mort lui a pardonné, il revient dans la baie d'Along, où il retrouve son vieux père ainsi que son frère, le sournois et méchant Sa, la seule personne connaissant son terrible secret.

Hélas ! le jour même où il revient dans sa famille, il aperçoit une adorable jeune fille qu'une bonzesse exorcise du mauvais esprit dans une pagode sur le bord de la mer. Pourquoi faut-il qu'il tombe amoureux de la gracieuse Lien et pourquoi faut-il que celle-ci soit la fille du vieux Ky ? Tout pourrait encore s'arranger si le vilain Ba ne désirait pas aussi la jeune fille. Ce dernier est repoussé par Lien qui, dès le premier coup d'œil, a aimé Sinh. Le pauvre garçon n'ose point lever les yeux sur la fille de celui qui l'a maudit. Alors c'est la vierge timide qui fait les premiers pas et Sinh, malgré tout enchanté demande la main de la jolie Lien.

Le mariage a lieu, mais l'âme des deux jeunes gens est en proie au trouble le plus profond. Leur bonheur est empoisonné par l'infâme Ba qui a trouvé le moyen de s'échapper de la prison où ses méfaits l'avaient conduit, pour venir révéler à la fiancée le terrible secret de son frère.

Quelle est puissante, l'influence de la superstition sur l'esprit du peuple annamite ! Les deux jeunes époux vont passer leur nuit de noces dans certaine grotte de la baie d'Along : mais, au moment où ils vont s'étreindre, ils croient entendre dans vagues les menaces, les ricanements, reproches du noyé. La crainte du mort est plus forte que leur désir. Le mariage ne sera pas consommé et les pauvres jeunes gens mèneront une vie infernale. M^{me} Yvonne Schultz ne ménage pas le lecteur sensible ; elle n'épargne à sa tendre et jolie héroïne aucune calamité. Dieu sait quels effroyables maux elle endure !

Le lecteur de France sera peut-être tenté d'accuser M^{me} Schultz d'exagération. Il semblera anormal qu'à cause d'une menace chimérique deux êtres jeunes et robustes gâchent volontairement leur bonheur. Mais à qui connaît la mentalité annamite, cette tragique histoire paraîtra parfaitement plausible. La crédulité de l'homme du peuple annamite est sans limites. Si l'on s'en rendait compte dans la métropole, on comprendrait plus aisément la facilité avec laquelle les agitateurs communistes ou nationalistes purent fomenter des troubles dans notre colonie asiatique.

Jean Dorsenne.

Union catholique des jeunes Hanoiennes
(*L'Avenir du Tonkin*, 5 jan. 1934)

Les conférences de M^{me} Schultz reprendront vers la fin du mois.
